

avec l'ouvrier, en les mêlant bien l'un avec l'autre, on en tirerait des hommes parfaits ; or, la charité seule a le secret de cette savante opération. Si le maître se tient raide à cheval sur le droit strict, regardant et traitant son compagnon comme un étranger, son serviteur comme un esclave, son auxiliaire comme une machine qui doit forcément lui rapporter tant par minute, le compagnon pourra bien piquer de la pointe de son tranchet les narines du cheval, l'esclave lever sa hache, et la machine voler en éclats. Si l'ouvrier ne voit dans son patron qu'un exploiteur, qu'un homme impitoyable, un bourreau ou un tyran, il ne lui obéira que par la force, il ne travaillera pour lui que le moins possible, il le méprisera, il le haïra, à la première occasion il s'en vengera. C'est l'histoire d'un million de faits que nous enregistrons tous les jours, dans notre siècle d'égoïsme. Nous sommes loin des temps où le domestique était regardé comme un membre de la famille, et mangeait à la table du maître. Il y a malheureusement, non seulement indifférence, mais antipathie entre l'ouvrier et le patron. N'y aurait-il pas moyen de les rapprocher l'un de l'autre et de les unir ensemble par des liens aussi doux que durables ? Ces liens ne sont autres que l'estime méritée, l'affection mutuelle, le dévouement réciproque, en un mot la vraie fraternité qui est la charité.

L'amour vient de l'estime, comme le dévouement naît de l'amour. L'ouvrier doit estimer son patron et par conséquent le respecter. Pourquoi ne le regarderait-il pas, sinon comme père, du moins comme un soutien et une providence ? N'est-ce pas de lui qu'il tient la faculté de se nourrir, de se vêtir, de se loger, d'élever et d'entretenir sa famille ? Le patron doit estimer son ouvrier. L'ouvrier est un homme, un homme fait à l'image de Dieu, et par conséquent, lui aussi, digne d'attention, d'égards, d'estime et de respect. S'il est pauvre, il n'en mérite que plus d'estime et plus d'intérêt. Est-ce parce qu'il travaille qu'il faudra le mépriser ? Si l'ouvrier a besoin du patron, le patron a pour le moins autant besoin de l'ouvrier. Qu'ils se rendent donc mutuellement et généreusement service. Un service rendu en attendant un autre ; un service reçu oblige à la reconnaissance. La reconnaissance mène facilement à l'affection : nous aimons naturellement ceux qui nous font du bien. L'affection produit le dévouement, au besoin le sacrifice ; et c'est sur cette tige à plusieurs branches que s'épanouit la belle et suave fleur de la charité.

L'abbé PLUOT,

### L'homme est-il une bête

Il y a peu de temps, un brave homme, gros fermier d'un département voisin de Paris, s'était laissé endoctriner par je ne sais quel libre-penseur. Le fermier, revenant un soir de son ouvrage, se mit à réfléchir.....

Il se mit la tête dans les mains, afin d'avoir les idées plus claires ; et là, réfléchissant et raisonnant à sa manière, il se demanda s'il y avait une différence essentielle, une différence tout de bon, entre lui et son chien, son chat, son âne et son bœuf... " Mon chien a quatre pattes, il est vrai, se dit-il, et moi je n'en ai que deux. Il a une tête, et moi aussi. Il mange, et je mange. Il boit, et moi aussi. Il dort, il a chaud, il a froid, il entend, il voit, il respire, et moi aussi. Il est très intelligent.... et moi je ne suis pas déjà si bête. Il vit, il est malade, il crève : et moi, je vis comme lui, et un jour je mourrai.... N'est-ce pas absolument la même chose ? "

Un voisin entra sur ces entrefaites. C'était un médecin habile dans son art et, ce qui vaut mieux encore, homme de bien.

Après les bonjours et les bonsoirs d'usage : " Qu'avez-vous donc, voisin ? dit le médecin ; vous avez l'air tout drôle.—C'est que je réfléchis, répond le brave homme, et qu'il me semble qu'il n'y a guère de différence entre nous et les bêtes. " Et il se met à lui développer ses idées là-dessus.

Le médecin se pinça les lèvres pour ne pas rire, lui laissa défilé tout son chapelet, et quand il eut terminé : C'est vrai, mon brave, lui dit-il très gravement : vous n'êtes qu'une bête, une brute. "

Le fermier le regarde, se lève, fronce le sourcil, ferme les poings : " Qu'est-ce que vous me dites-là s'écrie-t-il en colère ; vous m'insultez ! Pas du tout, lui répond tranquillement l'autre ; je dis comme vous ; je dis que vous êtes ce que vous croyez être. " Et, se mettant à causer sérieusement avec le pauvre imbécile, il lui montra ce que valaient ses raisonnements, et où mènent les mauvaises doctrines.

Ce fermier avait grandement raison de s'indigner en s'entendant appeler bête, brute. Et qu'un camarade, vous entendant parler, vint vous dire, en guise de réponse : " Tu n'es qu'une bête, une brute, un franc animal, " on se fâcherait tout rouge et on riposterait sans aucun doute à coups de poing, on aurait raison : pourquoi cela ? Parce que, confondre l'homme avec la bête, c'est lui faire une grossière insulte,